

L'Epave. (Poème)

Devant la mer, assis au seuil de leur maison,
La veuve du marin et son jeune garçon
Dont en grand seuil. Hélas ! l'équinoxe s'automne
A fait ses affreux malheurs sur la côte bretonne ;
Et c'est pourquoi, rejoués devant le ciel du soir,
Cette femme et son fils sont habillés de noir.
Ah ! dans ce lac paisible où, sous la brise fraîche,
Viennent de se éloigner les fins bateaux de pêche
Dont les voiles, larges, blanchissent dans le ciel,
Nul ne reconnaîtrait cet Océan cruel
Qui, l'an dernier, pendant la grande marée haute,
Sur un jour, a broyé vingt bargues sur la côte,
Et parmi tant de débris dont le pays est plein,
A nuyré cette femme et fait cet orphelin.

Le ciel peut être noir, la mer peut être helle,
La veuve du marin est sombre et se rappelle
L'effroyable temps où son homme a péri.

« C'est aussi de sa faute, à mon pauvre mari,
Dit-elle en soupirant à son fils qui l'écoute,
Il faut porter secours aux malheureux, sans toute,
Et nul ne l'a plus fait que mon brave Mathieu.
Mais affronter ainsi la mort, c'est tenter Dieu ! ...
On n'avait jamais vu de pareille marée.
Son père était chez nous ; sa barque était rentrée ;
Il disait, en mangeant sa soupe : ((Il faut qu'on soit
" Maudit pour être en mer par ce temps de porc !))
Après dîner, Mathieu prend sa pipe et l'allume.
Et va fumer dehors, comme il aimait coutume.
Là, malgré le gros temps, ils étaient quelques uns
Qui regardaient mousser et sauter les embruns,
Quand, tout à coup, voilà que mon homme remarque,
Du côté des rochers St-Pierre, un trois-mâts bargue ..
Doux Jésus ! Ce ne fut pas long. En un clin d'œil

Le malheureux navire échoua sur l'écueil.
"Un canot!" dit Mathieu.... J'étais éprouvante ;
les autres lui mordaient cette pierre démontée
Et la lame en fureur qui crachait ses galets.
"Un canot ! répétait ton père, naufrage. Les !
"Un canot à la mer, où nous sommes ses lâches !
"Le mieux, si vous voulez ; car aux plus rudes tâches
"Il est bon ; il ne craint ni le flot ni le vent,
"Et je l'ai baptisé d'un beau nom : "Appant" !..."
Ah ! les hommes sont fous, mon Siennot !... Ils partirent....
Et tous ont péri, tous.... A l'heure où se retireront
Les vagues, tu m'as gue aller, tout cet hiver,
Chaque jour, aussi loin que va la barre mer.
Mais l'Océan qui meurt à mes pieds et les lages
N'a jamais rejeté la plus petite épave,
Pas plus du grand trois-mâts que du pauvre canot...
O mon mignon chéri ! Pauvre petit Siennot !
Je va plus sur la mer ... tu sais, j'ai ta promesse...
Monsieur le recteur t'aime et tu lui vers ta messe ;
Il t'apprend l'écriture ... Eh bien, c'est ton destin,
Tu deprendras un prêtre et parleras latin.
Et puis, loin de ces flots dont les bruit m'éprouvante,
Quand tu seras curé, je serai ta servante.
Ne te fais pas marier !... D'ailleurs, tu m'as promis ..."

L'enfant se fait. Il songe à ses petits amis,
A ces gamins qu'il voit, dès que le matin brille
A bord d'une chaloupe, aller à la goûter,
Tandis qu'il n'ose plus, le craintif orphelin,
Pousser un aïuron ni nouer un grêlin.
Il a promis, il veut obéir à sa onore.
Mais, lorsque le curé, refermant sa grammaire,
Lui dit : "Va-t'en jouer !" et qu'il est libre enfin,
Groussé jusqu'aux genoux et sur le sable fin
Marchant pieds nus, il court bien vite vers la grève,
Et le fils du marin cherche à tromper son rège.
Mais sentir l'aire vent souffler dans ses cheveux
Et l'eau froide onduler sur ses mollets nerveux,

Voir au loin le gros coup de la lame mauvaise
Éclater en courant. S'écume la falaise,
Remplir tout un panier de crevettes, chercher
quelque hideux homard tapi sous un rocher,
Qui saisir le lancer dans sa fuite rapide,
Cela ne suffit pas à l'enfant intrépide.
Mon... son ardent désir, c'est le bateau mouvant
Avec sa voile ronde et ses deux faces au vent,
Et le lest de galets humides qui le charge,
C'est la course au lointain horizon, c'est le large
Avec sa forte houle et son grand souffle amer,
C'est l'gresse d'aller sur cette faste mer,
Dont le parfum le grise et le rythme l'attire...
Et voilà de longs ondes que dure ce martyre !
Mais le temps passe. Encore un équinoxe affreux !
Et les marins du port, un jour par l'auvent entre eux,
Sont comme l'an dernier, sur la mer en l'aire,
Viennent de signaler un malheureux naufrage,
— Un brick, cette fois-ci, — qui touche le récif.
A chaque lame, il fait ce sursaut convulsif
Qu'on pourrait appeler le râle du naufrage.

“Un canot à la mer ! des hommes de courage !”
Dit quelqu'un. Aucun d'eux n'a pu, certes, oublier
Les camarades morts de l'automne dernier.
Mais voilà qui va entourer une barque et qu'on l'arme.
La mère de Briennot est là pleine de larmes.
Elle étreint son garçon et lui redit tout bas :
“Tu sais, tu me l'as bien promis... tu n'iras pas
Et les yeux dilatés et se mordant la bouche,
L'enfant ne répond rien et regarde, farouche,
Les braves Compagnons qui partent le bateau.
Sont à coup, une lourde et sombre marée s'ouvre
S'écoule avec fracas, courrant tout de sa berge
Et devant l'orphelin elle jette une épave,
Une planche pourrie et rougée où l'enfant
A déjà distingué ces deux mots : ~~On~~ ^{On} Ayant
L'Atlantique à tiré du fond de son repaire

Ce débris de bateau. C'est un ordre du père !
Les sauveteurs sont prêts ; ils poussent leur canot,
Et s'arrachant des bras de sa mère, Giennot
Sauta auprès d'eux, saisit à la hâte une rame ...
Et les voilà partis avec l'enorme lame !

Comme on les suit des yeux ! Hardi, là ! Comme ils vont !
Sainte Fierge ! joyez cette lame de fond ...
Ils ont chaviré ... Non, le canot se redresse ...
Il va toucher, il touche au navire en jetresse ...
Il était temps, le brûlé se penche à faire peur ...
Ils regagnent déjà ! ... Voilà des gens de cœur !
En ils sont chargés, ils ont de l'eau jusqu'au bordage ...
" Combien en avez-vous sauvé ? — Etout l'équipage !
— Hurrah ! — Vite ! jetez une corde ... Aidez-nous ...

Et, tandis que, joyeux, sautent sur les cailloux
Sauveteurs et sauvés, parmi l'éclume amère,
Le brave enfant Giennot dit à sa pauvre mère
Qui de ses bras brisés, l'entoure en sanglotant :
" Maman, ne gronde pas ... le père est si content ! "

François. Copié